Boris ADJÉMIAN, *La fanfare du négus. Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e-XX^e siècles)*

Paris, éditions de l'EHESS (« En temps et lieux »), 2013

Alain Gascon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19027>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.19027

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 401-404

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Alain Gascon, « Boris ADJÉMIAN, *La fanfare du négus. Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e-XX^e siècles)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 221-222 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19027> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.19027>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Boris ADJÉMIAN, *La fanfare du négus. Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e-XX^e siècles)*

Paris, éditions de l'EHESS (« En temps et lieux »), 2013

Alain Gascon

RÉFÉRENCE

ADJÉMIAN, Boris. — *La fanfare du négus. Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e-XX^e siècles)*. Préface de Gérard Noiriel. Paris, éditions de l'EHESS (« En temps et lieux »), 2013, 350 p., bibl., ill., index, gloss.

- 1 Ce livre reprend la thèse soutenue par son auteur sous la direction de Gérard Noiriel (EHESS) et Alessandro Triulzi (L'Orientale-Naples) en 2011. Boris Adjémian a rédigé un ouvrage qui, à partir de son sujet par ailleurs consciencieusement traité, expose une réflexion originale sur l'insertion des communautés de migrants en Afrique aux XIX^e-XX^e siècles. Pour tenir les territoires colonisés, les métropoles y envoyèrent fonctionnaires, soldats et missionnaires et pour les exploiter, elles s'assurèrent le concours de populations « intermédiaires » chargées des travaux d'infrastructure (chemins de fer) et du commerce avec les indigènes. C'est ainsi que les Libanais arrivèrent en Afrique de l'Ouest et les Indiens en Afrique du Sud et de l'Est. Certes, l'Éthiopie n'a pas subi la colonisation, mais Menilek et Haylä Sellasé firent néanmoins appel à des étrangers afin d'acquérir les instruments techniques de la modernisation et de protéger ainsi l'indépendance nationale. Quelques Européens furent envoyés par leur gouvernement (conseillers, missions militaires, ingénieurs) ou recrutés par les *negus*¹, mais beaucoup arrivèrent, chassés par la misère, les guerres et les persécutions : des Grecs², des Arméniens, des Indiens (sujets britanniques) des Russes blancs, des juifs d'Europe centrale, des Italiens qui demeurèrent même après la défaite de l'Italie en 1941³. Ces communautés étaient organisées en associations culturelles, sportives et

religieuses et protégées, en cas de contentieux avec les Éthiopiens, par les légations au Tribunal spécial des étrangers jusqu'en 1936⁴. Soucieux de se préserver de l'influence exclusive d'un État étranger, Menilek et *ras Täfäri* (Haylä Sellasé après 1930) prirent le soin de recruter des « spécialistes » d'horizons différents et notamment d'États affaiblis par les guerres et les troubles politiques (Grèce, Empire ottoman, Empire russe). Dans les dernières années de l'Ancien régime, des Européens, des Éthiopiens et des Arméniens, naturellement, m'assurèrent que les Arméniens étaient « chez eux » en Éthiopie. Tout les rapprochait des Éthiopiens : leurs Églises sœurs monophysites, la loyauté de la communauté pendant l'occupation italienne, les mariages et l'histoire de « la fanfare du négus ». Le régent Täfäri a tiré des camps de réfugiés du Liban et de Syrie quarante orphelins arméniens afin de former son orchestre. Cette belle histoire fournit le point de départ du travail de B. Adjémian. Il en explique la naissance et la pérennité et retrace comment s'est imposée l'idée tenace (l'idée reçue ?) que les Arméniens — ni *habäsha* (abyssins/éthiopiens) ni *färänj* (francs/étrangers) mais des « entre deux » (p. 277) — avaient trouvé en Éthiopie une patrie de « rechange » !

- 2 L'ouvrage présente un cahier de photographies connues où apparaissent *ras Täfäri*, des dignitaires éthiopiens et des notables arméniens mais, également, des clichés émouvants tirés d'albums des familles arméniennes les montrant dans leur intimité et dans leurs réunions au cours de pique-niques. En effet, B. Adjémian a eu le privilège de consulter des journaux tenus par des membres de la communauté (Avédis Terzian) et de s'entretenir de la « belle époque » avec des témoins très âgés, telles ces trois demoiselles qui prenaient imperturbablement leur thé à cinq heures quoi qu'il arrive. L'auteur a rédigé avec beaucoup de clarté son propos et a soigné la transcription des termes éthiopiens. Il a joint trois cartes de localisation : la première de l'Éthiopie et des États limitrophes et les deux autres, des villes et des régions dont étaient originaires les réfugiés. Ils venaient des *villayet* de Constantinople, de Cilicie, d'Anatolie centrale et de Van et de la Syrie du Nord après le génocide. L'auteur a ajouté un glossaire des termes arméniens et éthiopiens, une chronologie, et surtout trois index, très précieux, des lieux, des noms et des notions. C'est ainsi que le lecteur y trouvera (pp. 37-38) : « Viens Poupoule ! » et « Pouet Pouet » (*sic.*) et apprendra que la fanfare joua ces airs « populaires » en présence de personnalités décontenancées, autant que le duc des Abruzzes qui entendit la « Marche funèbre » (de Chopin) à la place de l'hymne italien. L'auteur y voit un mélange d'amateurisme et de provocation car le chef, K. Nalbandian, est l'auteur de la musique de l'hymne national éthiopien. Cet orchestre faisait partie des attributs de la souveraineté que le régent voulait manifester aux Européens. Ainsi en 1930, pour son couronnement, avait-il racheté le carrosse du *Kaiser* Guillaume II !
- 3 Le plan du livre, en trois parties, expose la démarche ambitieuse de B. Adjémian qui ne se contente pas de rédiger une chronique, empreinte de nostalgie, des Arméniens d'Éthiopie. La première partie : « Genèse d'une tradition politique éthiopienne. Essai d'une tradition régressive », retrace de façon très convaincante « l'invention d'une "nation fidèle" arménienne en Éthiopie » (p. 90). Elle relativise la fraternité des Églises et le caractère humanitaire — qui n'est toutefois pas absent — de la formation de la fanfare. Elle fut l'un des instruments de la politique étrangère d'ouverture sur le monde des *negus* et une représentation sociale à usage interne et externe de leur conception géopolitique. Dans la deuxième partie : « L'amitié des rois. La logique en action d'une autographie collective », B. Adjémian retrace, à partir de journaux, de mémoires et d'entretiens, confrontés à des documents d'archives et des analyses académiques,

comment cette petite communauté — 200 membres en 1914 et au maximum 800 entre les années 1930 et 1960 — a acquis une place décisive en Éthiopie, alors que les Grecs étaient bien plus nombreux. À l'ombre de l'autocratie impériale, à l'instar des « juifs du Pape » du Comtat Venaissin, on les trouvait à la Cour : le colonel K. Boghossian, chargé des chevaux de Haylä Sellasé, eut droit à des funérailles officielles (pp. 62-63). Ils s'imposèrent comme techniciens (Sarkis Terzian importa la première locomotrice), administrateurs, policiers, militaires et dans la capitale comme commerçants et artisans tanneurs, maçons, bijoutiers, tailleurs et photographes officiels des souverains, tels les Boyadjian⁵. Forts de leurs compétences⁶, les Arméniens étaient *drogmans* (interprètes- traducteurs) des légations étrangères et assistaient leurs ressortissants et leurs protégés au Tribunal spécial. La plupart adoptèrent le français et envoyaient leurs enfants dans les écoles françaises (témoignage personnel) et, quarante ans après leur départ d'Éthiopie⁷, le pratiquent toujours à Los Angeles. Grâce à la protection française, ils échappèrent à la répression lors de l'occupation italienne, mais, toutefois, trois familles « abyssinisées » (*sic.*) furent déportées (p. 289) et des Arméniens, tel H. Semerdjibashian (pp. 292-295), s'engagèrent dans la résistance. B. Adjémian étudie minutieusement comment s'est instauré un « âge d'or » (p. 194) construit sur la belle histoire de l'adoption des quarante enfants (*arba lejjoch*) par le régent Tāfāri et illustrée par la réussite de quelques figures héroïques.

- 4 Plus courte, la troisième partie : « La sédimentation de l'insaisissable. Configuration et usages d'un espace de l'entre deux » traite des « pratiques sociales de l'hybridité » des Arméniens en Éthiopie, un sujet complexe. Leur intégration « réussie » n'aurait-elle été qu'une illusion ? En effet, comme la majorité des étrangers installés sous la protection du roi des rois ils ont quitté le pays à la chute de Haylä Sellasé. Sans doute, la nationalisation précipitée de tous les biens des étrangers qui a frappé l'économie d'atonie, les a-t-elle poussés à partir. À Addis Abāba, dans le quartier d'Arada, résident des familles éthio-arméniennes et quelques vieillards, uniques témoins d'une histoire de trois-quarts de siècle. Des « lieux de mémoire » rappellent cet âge d'or mythique : les vieilles maisons aux murs de *tcheqa* (boue) armés de poutres, les boutiques de l'avenue Haylä Sellasé, l'église, le Club arménien, leur carré au cimetière international de Gullélé... Beaucoup de ces migrants poussés hors de Grèce, de Turquie, de Russie, d'Égypte, d'Italie par la misère et les persécutions, et leurs descendants notamment, s'attachèrent à leur nouvelle patrie : le futur cinéaste Nikos Papatakis, de père grec et de mère éthiopienne, combattit les Italiens. Comme aux Éthiopiens, le souverain mesurait sa faveur aux étrangers : il était mauvais payeur (Rimbaud l'apprit à ses dépens), et, ingrat, il récompensait chichement ses obligés. Sur son ordre, on passait facilement et rapidement de la Cour à la prison et malheur à qui regimbait, comme H. Semerdjibashian, qui fut éliminé. En outre, encore sous Haylä Sellasé, le pouvoir royal avait une influence limitée dans les provinces éloignées face aux préventions à l'encontre des *fārānj*, et même des *Armén*.
- 5 B. Adjémian rappelle aussi qu'entre les deux guerres les Européens accablaient de leur mépris les « Levantins ». Ils les décrivent comme une race inférieure de « demi-blancs », âpres au gain, fourbes et serviles vis-à-vis de leurs maîtres éthiopiens qui les ont « éthiopiés ». Il étudie le cas, « célèbre » d'Evelyn Waugh qui exerça sa verve implacable à l'occasion du couronnement de Haylä Sellasé, dépeint comme un souverain d'opérette. Sa plume, féroce à l'encontre des Européens — et plus encore des Britanniques —, se déchaîne contre les Grecs et les Indiens et épargne, miraculeusement, les Arméniens. Il n'était pas seul : A. Armandy (1930)⁸ et H. Monfreid

(1933)⁹ transposent leurs fantasmes sociaux et racistes dans leurs descriptions convenues de Levantins cauteleux, libidineux, petits boutiquiers prêts à vendre père et mère, alors que les Arméniens d'Éthiopie, de deuxième génération, accédaient à des postes de fonctionnaires et d'employés comme d'ailleurs les Grecs, à la même période. En somme, les Arméniens de l'entre deux ne trouvaient grâce ni aux yeux des Éthiopiens ni à ceux des Européens. Les Éthiopiens, éduqués à l'étranger, partageaient la même condition incertaine : H. Monfreid (*ibid.*) les accable dans *Vers les terres hostiles* car ils singent (*sic.*) les « Blancs ». Alain Rouaud (1991)¹⁰ a montré combien les Éthiopiens se sont interrogés sur la loyauté et sur l'« éthiopianité » de leurs compatriotes formés à l'étranger surtout si comme Afä Wärq, ils ont pris femme en Europe.

- 6 B. Adjémian a écrit un livre qui fait date dans les études éthiopiennes et arméniennes, par ses qualités d'analyses et de rédaction. Il a également innové dans le domaine des études des diasporas et de l'intégration « réussie » de ces minorités comme strate sociale intermédiaire au service d'un pouvoir autoritaire en mal de modernisation. Son ouvrage fournit une étude précise sur le « prisme déformant » des représentations sociales des différents types d'étrangers dans la formation des conceptions géopolitiques des Éthiopiens proches du pouvoir. Espérons qu'une recherche de cette qualité soit bientôt entreprise sur les « Grecs des *negus* » qui, plus encore que les Arméniens, ont joué un rôle capital dans la modernisation de l'Éthiopie de Sotiro, employé de Rimbaud à Harär, du Dr. Y. Zervos, médecin de Haylä Sellasé et consul-général de Grèce. Une étude serait également la bienvenue, celle des Italiens, car le livre de F. Le Houérou se limite au cas des « Ensablés ». En effet, dès le lendemain de leur défaite à Adwa, ils retrouvèrent, avec le diplomate Ciccodicola, la cour de Menilek à Addis Abäba. Pour le moment, à ma connaissance, on ne dispose que de travaux partiels sur les communautés françaises, britanniques, allemandes et scandinaves. Dans *La Fanfare du négus*, B. Adjémian a fait œuvre de pionnier, notamment par l'investigation des sources et leur utilisation et par l'invention de problématiques originales. Son livre ne doit pas seulement être lu par les éthiopisants et les arménisants, mais par tous les chercheurs et enseignants qui travaillent sur ces communautés de l'« entre deux » en Afrique et en dehors de l'Afrique.

NOTES

1. De 1878 jusqu'à sa disgrâce en 1906, l'ingénieur suisse Alfred Ilg fut le « principal ministre » de Menilek.
2. N. PAPATAKIS, *Tous les désespoirs sont permis*, Paris, Fayard, 2003.
3. F. LE HOUÉROU, *L'épopée des soldats de Mussolini en Abyssinie, 1936-1938 : Les « Ensablés »*, Paris, l'Harmattan (« Racines du Présent »), 1994. Voir également le compte rendu d'A. ROUAUD, *Cahiers d'études africaines*, XXXVII (2), 146, 1997, pp. 512-517.
4. A. ZERVOS, *L'empire d'Éthiopie. Le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1936*, Alexandrie, 1936.
5. B. ABBEBE, *Les Boyadjian, photographes arméniens à la cour du Négus*, Paris, Jeu de Paume-Hôtel de Sully, 19 juin-2 septembre 2007.

6. Ils parlaient couramment l'amharique, le français, l'italien et l'anglais (témoignage personnel).
7. S. MEKDJIAN, *De l'enclave au kaléidoscope urbain. Los Angeles au prisme de l'immigration arménienne*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Nanterre- Paris X, 2009.
8. A. ARMANDY, *La désagréable partie de campagne. Incursion en Abyssinie*, Paris, Lemerre, 1930.
9. H. MONFREID, *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie*, Paris, Grasset, 1933.
10. A. ROUAUD, *Afä Wäraq 1868-1947. Un intellectuel éthiopien témoin de son temps*, Paris, CNRS Éditions, 1991. Voir également sur cet ouvrage le compte rendu d'A. GASCON, *Cahiers d'Études africaines*, XXXII (2), 126, 1992, pp. 350-353.